

Entretien avec Jean-Pierre Desaulniers

Jean-Pierre Laurendeau

Volume 17, Number 1, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34309ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laurendeau, J.-P. (1998). Entretien avec Jean-Pierre Desaulniers. *Ciné-Bulles*, 17(1), 34–37.

«Il faut avoir l'ego rétractable pour travailler dans le domaine de la télévision.»

Jean-Pierre Desaulniers

par Jean-Pierre Laurendeau

Jean-Pierre Desaulniers est professeur au département de communications de l'Université du Québec à Montréal. Il s'intéresse tout particulièrement à la télévision, autant à titre d'universitaire qu'à celui de concepteur d'émissions. À la fois observateur et acteur dans ce milieu en pleine évolution, il n'hésite pas à critiquer la télévision même s'il reconnaît «l'ambiguïté» de sa position, ce qui l'oblige parfois à apporter quelques nuances à son discours.

Ciné-Bulles: *Entre votre travail de professeur, de chercheur et de concepteur, quelles sont vos principales activités?*

Jean-Pierre Desaulniers: À l'extérieur de l'Université, elles concernent surtout la télévision et les musées. Depuis une douzaine d'années, je participe beaucoup à l'élaboration d'expositions. D'une certaine manière, je suis tout autant engagé dans la conception d'expositions qu'en télévision.

J'ai mis en place la rétrospective Aislin-Chapleau au musée McCord. J'ai proposé l'idée de faire deux installations en parallèle pour les deux caricaturistes: ils se heurtent aux mêmes personnages, occupent le même emploi, dans le même milieu, le même temps. Au musée, ils ont exactement le même piédestal...

Certains trouvent Chapleau plus drôle qu'Aislin. Les anglophones diraient sans doute le contraire. Au-delà de leur psychologie respective, chacun répond à une sensibilité culturelle particulière. Ils sont aussi populaires l'un que l'autre.

Ciné-Bulles: *Y a-t-il des différences marquées entre les deux caricaturistes?*

Jean-Pierre Desaulniers: Entre francophones et anglophones, on se partage les têtes à claques! Par exemple, au cours de la même période, on a trouvé 25 caricatures concernant Jean Chrétien du côté de Chapleau et trois du côté d'Aislin. Et 24 caricatures concernant Brian Mulroney du côté d'Aislin et trois du côté de Chapleau.

Une fois l'accrochage terminé, une autre chose m'a frappé. Aislin utilise beaucoup de symboles: le Canada qui s'effrite, la feuille d'érable qui s'effiloche, etc. Chapleau n'en utilise jamais ou presque. Si l'on pousse le raisonnement un peu plus loin, on se rend compte que, quand Aislin s'attaque à quelqu'un, c'est la fonction qu'il vise. C'est très rare qu'il frappe l'individu directement. Chapleau, lui, vise la personne, rarement la fonction. Il ne caricature pas le Maire de Montréal mais Pierre Bourque, son caractère, ses manières, ses tics. Et si les anglophones et les francophones n'avaient pas la même conscience de ce qu'est le jeu politique et la démocratie? Si pour les anglophones la démocratie était une question d'idées et pour les francophones, une question de personnalité? On assiste régulièrement à des jeux de chaises musicales entre les partis chez les politiciens francophones, sans que personne ne leur en tienne rigueur. De telles migrations sont très rares du côté anglophone. Peut-être parce que justement on ne considère pas la politique de la même manière. Et si toutes nos chicanes politiques ne tenaient qu'à des différences de perception de l'évolution des choses, à des visions du monde différentes?

Ciné-Bulles: *La conception d'expositions et de séries télévisées peut-elle se faire en parallèle avec votre travail d'universitaire?*

Jean-Pierre Desaulniers: J'ai une sorte de double vie qui n'est pas parfaitement parallèle. Je ne suis pas sur deux voies; j'essaie plutôt de créer des ponts entre les deux mondes. Parfois ça fonctionne, parfois non. Quand j'ai débuté à l'UQAM, j'ai vite compris que je n'avais pas l'ambition, les ressources et le talent pour devenir un chercheur «typique». Il a donc fallu que je m'y prenne d'une autre façon. Je me suis tranquillement rapproché de la télévision et des musées en me disant qu'au fond c'est une forme de recherche qui est tout aussi intéressante.

Les idées de séries télévisuelles que je propose, je ne les vole à personne dans l'industrie, ce sont des projets que les producteurs ne voudraient pas entreprendre,

parce que trop risqués. *Fous de la pub*, personne ne voulait toucher à cette idée à cause des problèmes de droits. Même chose pour les téléromans avec *Restez à l'écoute*, qui nécessitait une recherche trop longue pour amorcer la production. J'essaie, à ma façon, de rapprocher le monde des communications et celui de la recherche. Ce n'est pas habituel, mais c'est ma façon.

Ciné-Bulles: *Quelle est votre formation de base?*

Jean-Pierre Desaulniers: Je possède une formation en anthropologie et je suis demeuré anthropologue. Les anthropologues sont mal à l'aise devant la construction de grandes théories. Habituellement, ce ne sont pas d'éminents théoriciens mais des gens de terrain. Donnez-moi un lieu à explorer et je vais aller étudier des gens, vivre et fonctionner avec eux.

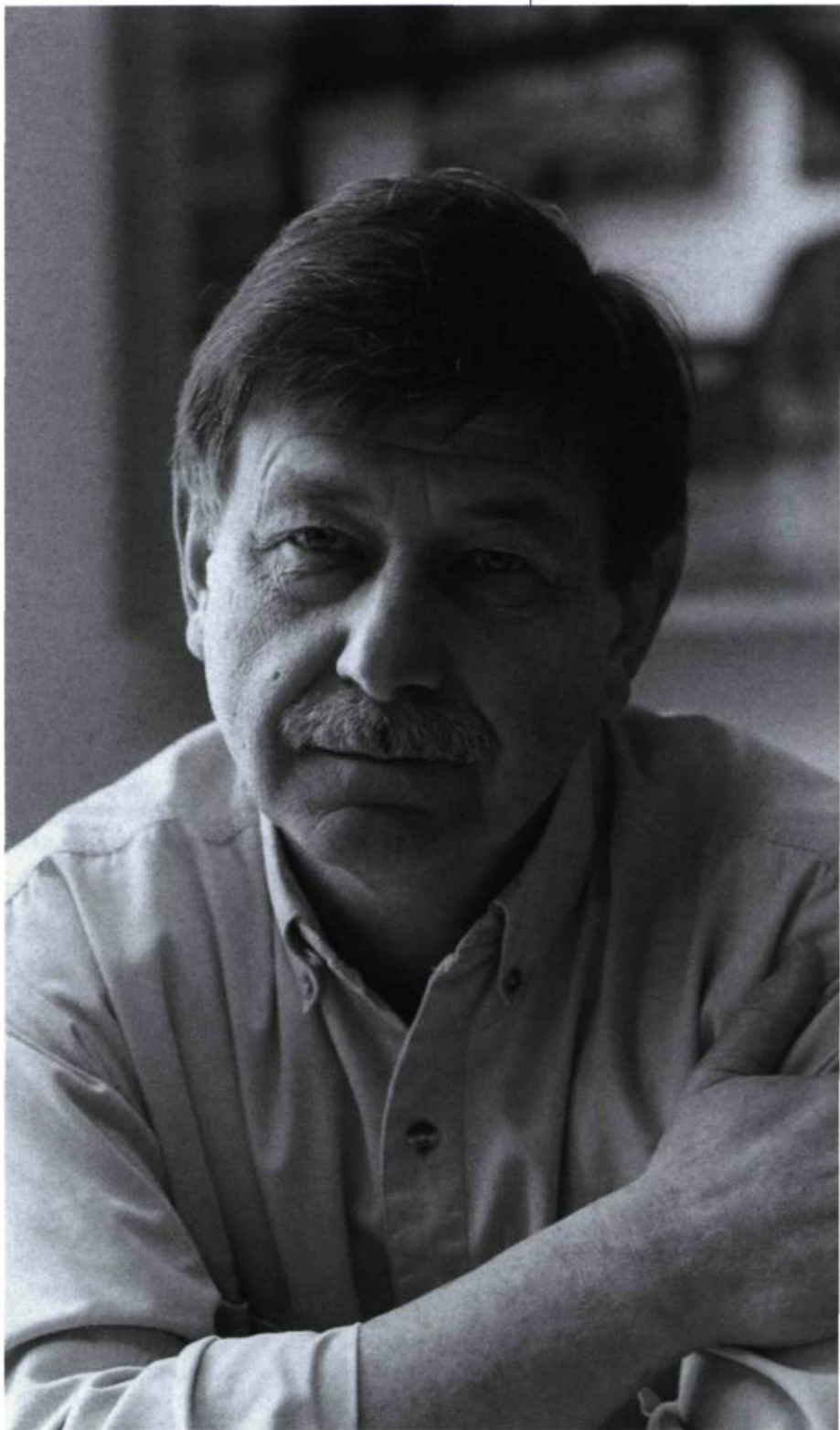
Ciné-Bulles: *Quand avez-vous fait votre entrée à l'UQAM?*

Jean-Pierre Desaulniers: J'ai commencé à travailler ici au milieu des années 70. Déjà à ce moment-là j'écrivais pour le journal *le Jour*, dans la revue *Madame* ainsi que dans *Châtelaine*. En 1986, j'ai même été partie prenante d'une expérience complètement folle pendant trois mois, un journal qui s'est appelé *le Matin*, un tabloïd qui s'inspirait un peu de *Libération*. On m'avait invité à signer des chroniques sur la télévision. Je suis donc devenu chroniqueur; c'était pour moi comme une sorte de terrain anthropologique.

Je travaille comme un anthropologue. Je me sens très mal à l'aise d'intervenir dans des milieux sans connaissance préalable et sans avoir compris comment ça fonctionne concrètement.

C'est un peu ce qui fait la coloration de mon métier par rapport à l'université. J'ai endossé la casquette de l'anthropologue qui veut explorer des territoires, assister à des procès quand on y trouve des histoires un peu particulières, participer à une production télévisée pour voir comment tout ça s'organise. J'aime voir aussi quelle vision on y développe du monde et des téléspectateurs. En s'engageant concrètement dans ces milieux, on peut avoir quelque chose de pertinent à dire sur ces gens-là même si ça soulève quand même quelques problèmes. On devient de plus en plus lié à eux et il est difficile alors de revenir au rôle de l'analyste distant.

Ciné-Bulles: *Mais pourquoi la télévision comme objet de terrain? Parce que finalement la télévision,*



Jean-Pierre Desaulniers (Photo: Panagiotis Pantazidis)

vous la définissez comme un terrain que vous explorez à titre d'anthropologue.

Jean-Pierre Desaulniers: Je me suis spécialisé en anthropologie religieuse. Je me suis toujours intéressé aux symboles dans la société. Les représentations me passionnent. Après mes études, j'ai écrit *Mine de rien* avec Philippe Sohet, un recueil d'observations sur la vie quotidienne. Je m'interrogeais autant sur la plaque «J'aime ma femme» que sur les clubs de danseuses ou les séries américaines. Je faisais un peu d'ethnographie sauvage sur ce qu'on appelle «la culture populaire», des manifestations culturelles grandes ou petites, mais qui n'étaient pas prises en considération ni étudiées par les grands penseurs de ce monde.

Ce qui m'intéressait, c'était le résiduel social très proche du monde, la musique western par exemple. Je me préoccupais aussi de la consommation, donc de la publicité. Et quand on travaille dans le monde de la culture populaire, forcément la télévision vous saute à la figure. C'est un milieu où s'exprime véritablement la culture populaire. Pour moi la télévision est devenue, dans une conception anthropologique, l'expression religieuse par excellence.

J'ai donc fait mon doctorat sur la télévision. Les travaux de l'anthropologue Clifford Geertz me servaient de cadre de référence. La manifestation religieuse mondiale actuelle n'est pas située à Saint-Pierre de Rome; elle est à Los Angeles, à New York et dans tous les petits postes de télévision un peu partout. Ce sont eux les véritables archevêchés. Le centre du culte montréalais n'est pas sur René-Lévesque Ouest; il est sur René-Lévesque Est, dans ce quartier où l'on trouve Radio-Canada, TVA et Télé-Québec. La manifestation de la religion se retrouve là maintenant. C'est dans ces antres qu'on décide aujourd'hui des représentations collectives. L'archevêché, le vrai, est constamment sur la défensive. Il ne fournit pas, il n'alimente pas l'imaginaire social comme le fait la télévision. Il ne représente pas la construction des visions du monde, de l'imaginaire, de l'autorité. C'est la télévision qui fait cela. C'est pour cette raison que je me suis dirigé vers elle.

Ciné-Bulles: *Dans certains milieux, particulièrement chez les intellectuels, on pose un regard très sévère sur la télévision. Qu'est-ce que vous en pensez?*

Jean-Pierre Desaulniers: Ça vient la plupart du temps de gens qui ne se donnent même pas la peine de regarder la télévision. Ils ne savent pas de quoi ils causent.

Ciné-Bulles: *Mais est-ce que ça ne vient pas aussi de gens qui espèrent autre chose que ce que la télévision peut nous donner?*

Jean-Pierre Desaulniers: Oui mais c'est bien beau être utopiste et dire: «On devrait faire ça...» Ce n'est pas de cette façon que l'on construit la culture. Il faut être extrêmement attentif à la continuité, analyser ce que les gens regardent habituellement. Il est impossible de prendre Radio-Canada ou Télé-Québec et de les transformer de fond en comble!

Comment peut-on juger de l'évolution de la télévision aujourd'hui avec la multiplication des chaînes et les satellites? Dans l'industrie télévisuelle, il y a beaucoup de questions qui se posent et très peu de réponses apportées... Récemment, TVA a obtenu des cotes d'écoute exceptionnelles, et là ce qu'on sent, c'est que tout le monde se cherche. L'inconfort est général, mais il faut admettre que TVA a retrouvé ses racines en se rebranchant sur une «vieille» formule. Cette station est devenue dangereusement efficace. Comment? En retrouvant l'essence de ce qu'était le Canal 10 à l'époque: le Québec comme une grande famille. Tous les spectacles de solidarité qu'ils ont produits pendant la tempête de verglas par exemple: ils retrouvent ainsi l'idéologie traditionnelle de la télévision. C'est comme ça qu'ils obtiennent de tels succès!

Il y a une continuité dans l'histoire de la télévision au Québec. Elle est très perceptible de décennie en décennie. Il y a des temps creux et des temps de questionnement, puis des moments de remontées, de «reconnection» avec le public. Encore aujourd'hui, en dépit des incertitudes, la télévision dite généraliste demeure extrêmement puissante et ce n'est pas avec quelques «shows» diffusés sur des chaînes spécialisées fantômes que l'on va changer radicalement la situation. Le problème de la télévision est toujours le même en matière de succès ou d'échec: «Es-tu branché à ton monde?» Ça se vérifie presque d'année en année pour chacune des chaînes. Le jour où on se débranche de sa «gang», les problèmes commencent. Lors des retrouvailles, c'est ni plus ni moins que l'euphorie.

Téléfilm Canada a donné naissance à un nombre impressionnant de maisons de productions privées: près de 225 boîtes ont pignon sur rue! Vous rendez-vous compte du nombre de personnes qui attendent pour «passer à la télé»? Il y a aujourd'hui un déséquilibre énorme entre l'acheteur et le vendeur, entre les quelques diffuseurs et la foule de producteurs.

Deux cent vingt-cinq vendeurs, ça commence à faire drôlement mal. Quand sont nées les petites chaînes qui ne fonctionnent que par achats, elles sont devenues une planche de salut pour plusieurs producteurs. Tout le malaise de l'industrie tient au fait qu'il y a plein de gens parfaitement compétents, passionnés, disponibles et prêts à faire de bonnes émissions. Mais qui n'ont plus de créneaux de diffusion! D'où ladite crise. N'allez pas mettre ça sur le dos du public qui soi-disant écoute moins la télé. On a provoqué un gonflement artificiel de la machine. On a formé et reconnu des compétences. Et on peut très difficilement reculer. Les gens vont se battre pour rester en vie. C'est leur droit professionnel le plus strict.

Ces réflexions-là, j'ai pu les développer en travaillant à l'extérieur du milieu universitaire. La petite équipe de production perdue dans le paysage, je n'aurais même pas su qu'elle existe si je n'étais pas intervenu dans le milieu. Je n'aurais jamais été en contact avec des «fous» de la télé, qui survivent tant bien que mal un peu partout. Pour moi tout n'aurait été que des chiffres, des statistiques, quelque chose de complètement désincarné. C'est en me promenant à gauche et à droite: «Puis comment ça va dans ta boîte? On en arrache, on rame, on baverse sur les chaînes qui ne veulent pas acheter notre projet.» Et surtout essayer de passer moi-même mes propres projets... Je me suis cassé la gueule chez quelques diffuseurs! J'ai de la difficulté à accepter les refus, comme tout le monde... Il faut avoir l'*ego* rétractable pour travailler dans le domaine de la télévision. Alors quand je rencontre des gens qui travaillent au conditionnel («on devrait faire ci, faire ça»), je les regarde d'un drôle d'air. Essayez pour voir...

Ciné-Bulles: Comment entrevoyez-vous l'avenir de la télévision?

Jean-Pierre Desaulniers: Il y a deux choses: l'avenir de la télévision et l'avenir de la télévision au Québec. Et il faut bien distinguer les deux.

On a toujours tendance à s'inspirer du modèle américain. Apparemment, la venue des fameuses 500 chaînes de télévision est inévitable. Mais le caractère exceptionnel de la télévision québécoise va faire en sorte qu'elle va résister beaucoup plus longtemps qu'on pense au modèle classique américain. Prenons TVA par exemple: je n'ai aucune surprise devant leurs cotes d'écoute exceptionnelles de l'automne dernier. L'idée de regroupement, de refaire du «communautaire», de rassembler les gens, TVA a travaillé cette dimension sociale de façon systématique depuis quatre ans. La télévision est un phénomène de groupe, de «gang».

Les gens qui suivent le bulletin d'information de Pierre Bruneau à TVA savent qu'ils ne sont pas seuls à l'écouter. Les artisans de *la Fin du monde est à 7 heures* à Télévision Quatre Saisons ont conquis peu à peu leur public, et les cotes d'écoute continuent de grimper. Ils ne parlent pas dans le vide, ce qui leur donne une assurance extraordinaire. Ce n'est pas du tout la même chose avec Télé-Québec actuellement: on ne sait plus à qui on parle, ni à combien on parle. Les téléspectateurs le sentent bien. Il n'y a pas de véritable communauté derrière Télé-Québec. C'est ce côté rassembleur que recherche le public québécois. Ce serait une grave erreur de s'orienter vers des modèles étrangers qui ne fonctionneront jamais ici. ■

Solution des mots croisés de la page 45

S	X	O	B		D	L	E	I	F	10
E		F		S	R	A		A		9
N	A		F	I	O	S		T	E	8
U	R	D	N	A	L		O		N	7
F	I		O	D		A	M	R	I	6
	D	B		N		R	E	U	A	5
O	N			A	D		N	E	T	4
N	E	R	O	L		B		T	N	3
E	R		E	R	B	O	T	C	O	2
R	E	D	N	I	B	S	S	A	F	1
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	